

Le Libertaire

HEBDOMADAIRE

Le droit de se défendre par la violence
contre l'assujettissement est incontestable.

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an	8 fr.
Six mois	4 fr.
Trois mois	2 fr.

ADMINISTRATION ET REDACTION

PARIS — 15, rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal
à Louis MATHA, ADMINISTRATEUR.

ABONNEMENT POUR L'EXTÉRIEUR

Un an	8 fr.
Six mois	4 fr.
Trois mois	2 fr.

LA GUERRE & L'ARMÉE

Le redoublement d'activité antimilitariste résultant de la formation spontanée des sections de la Nouvelle Internationale, a provoqué, dans les sphères gouvernementales, une assez vive inquiétude.

Cette inquiétude se traduit par une circulaire insérée samedi dernier à l'*« Officiel »*, concernant les mesures de rigueur prises de concert entre le ministre de la guerre et son collègue de la justice, pour atteindre les auteurs de provocations à l'indiscipline et à la désertion.

Nous voilà prévenus. Désormais, en vertu de l'application de la loi du 12 décembre 1893, justement nommée loi scélérate, tout individu se livrant à la propagande antimilitariste devra être immédiatement appréhendé et remis à la gendarmerie, pour être conduit au procureur de la République.

Il fut un temps où des républicains comme Trarieux, comme Reinach, qui contribuèrent pour beaucoup à faire voter les lois scélérates, en reconurent publiquement la grande scéléратesse. Il fut un temps où toutes les forces républicaines organisaient, ligue des droits de l'homme, loges maçonniques, comités socialistes, sociétés libre-penseuses, nous promirent d'en favoriser, d'en accélérer l'abrogation.

Puis les lois scélérates tombèrent dans l'oubli. On n'en parla plus, et, pour dire vrai, nul gouvernement ne se souciait d'encourir la honte de se servir contre les révolutionnaires d'une arme aussi scélérate. Virtuellement, la loi de sûreté générale, votée dans une heure d'affolement et de panique, n'existaît plus.

Cependant, il s'est trouvé quelqu'un pour la mettre en vigueur et l'appliquer. C'est le général André, ministre républicain de la guerre et franc-maçon. Le camarade ministre — comme dirait Paraf-Javal — ne badine pas.

Tant mieux. Et tandis que des hommes comme Camille Flammarion, Sully-Prudhomme, Frédéric Passy, Charles Richet, sont libres de dire en prose et même en vers, ce qu'ils pensent de la guerre, nous autres ne sommes pas libres de dire ce que nous pensons de ceux qui font la guerre.

On peut crier partout que la guerre est une abomination, une pratique barbare, un moyen sauvage, un procédé de bandits.

On peut crier partout que la guerre développe les pires instincts, favorise les plus épouvantables atrocités. On peut crier partout que la guerre est un recul, un retour à la féroceur meurtrière des âges primitifs. Mais il ne nous est rien permis de dire sur le compte de ceux qui s'exercent à faire la guerre et ne vivent qu'en prévision d'une guerre possible.

En un admirable chapitre intitulé : *La bêtise humaine*, Camille Flammarion s'étonnait qu'un peuple possédant quelques notions de civilisation puisse tolérer à sa tête une ministre de la guerre et ne s'aperçoive pas de l'infamie d'un tel titre.

Que pense le célèbre astronome de l'intervention du ministre de la guerre lui-même pour faire respecter l'organisation criminelle dont il est le chef ? Le général André nous interdisant de critiquer l'armée, c'est logique.

Le pauvre homme ! Nous commençons par lui, bien sûr. Sans rééditer les histoires de journalistes crapuleux qui ne trouvaient à lui reprocher que son intempérence et son excessive laideur, nous l'éplucherons dans l'infamie de sa fonction elle-même.

Nous lui parlerons de ses dorures et des plumes qu'il a sur la tête, comme les Apaches de Gustave Aymard et de Fenimore Cooper. Nous lui reprocherons le surin qu'il porte accroché à la hanche, comme les assassins en ont un dans leur poche.

Ministre de la guerre !... Pouah !... La vilaine et triste chose. Comment un individu peut-il consciemment se parer d'un titre semblable ? A-t-il réfléchi, ce brave général, à ce que signifie ce mot horrible, ce mot épouvantable : la Guerre ?

Qu'il lise, dans les quotidiens, la relation des tueries et des atrocités d'Extrême-Orient. Si son cœur ne se soulève pas de dégoût, si son être tout entier ne se révolte pas sous le flot d'indignation et d'épouvante, je plains cet homme.

Au cas contraire, le général André comprendra que son titre d'infamie équivaut à celui de ministre de la peste et du crime, ministre du viol et du massacre, ministre du deuil, de la désolation, ministre des charniers de pourriture, ministre de la mort imbécile et victorieuse.

Il comprendra nos colères et les parla-

ges. Nos colères ne sont pas faites de vaines sensibilités. C'est pourquoi nous restons indifférents aux menaces dressées contre nous.

Qu'il les applique, les lois scélérates. Et puis après ? L'armée dont il est le grand chef n'aura-t-elle plus le même but meurtrier ? Les armes dont on se sert au régiment ne seront-elles plus destinées à tuer ? La disparition de quelques militants arrêtera-t-elle dans sa marche l'évolution du monde ? Et de nouveaux hommes ne se leveront-ils plus pour clamer partout l'horreur des guerres et l'infamie des armées ?

La possibilité de nous fermer la bouche n'est pas l'indice de la raison, ni même de la puissance, lorsqu'elle repose sur des moyens dont la scélératesse est reconnue par tous, même par ceux qui les emploient.

On nous traque parce que nous traversons à l'avènement de jours meilleurs, tandis que les bourreaux prennent du bon temps. Là-bas, tout là-bas, des foules suxéritées s'exterminent aveuglément sans provoquer une seule protestation. Demain, Alphonse XIII, dernier roi d'Espagne, suivi de son fidèle Maura, grand inquisiteur et tortionnaire, nous fera l'injure de sa visite. Que font donc les républicains et les socialistes ?

Sommes-nous donc si lâches, que de pareilles choses puissent se passer en plein jour !

Henri Duchmann.

DES FAITS

Kouroukline et Napoléon. — Notre admirable Ecole supérieure de guerre vient, par l'organe de la *Patrie*, de manifester toute l'admiration qu'elle éprouve par le héros de Liao-Yang.

Professeurs et élèves sont d'accord pour proclamer la supériorité de l'art et de la circonspection toute « napoléonienne » de Kouroukline.

Napoléonienne ! vous avez bien lu.

Ah ! ça, nous aurait-on monté le coup à l'école à propos de Napoléon ? Cet illustre tueur aurait-il, lui aussi, passé son temps à f... le camp devant l'ennemi ? Austerlitz, Marengo, Arcole, Rivoli, qu'on nous présente comme de brillantes victoires, ne se sentent-elles, au contraire, qu'autant d'écrasantes défaîtes ?

Il faudrait voir. L'histoire est pleine de mensonges.

Pithécanthropes. — Il paraît que M. Van Beuren, voyageur hollandais, vient de découvrir dans l'île de Java le fameux anthropopithéque de Haeckel, c'est-à-dire « l'intermédiaire » entre le singe et l'homme.

Celui « animal » (homme ou singe) est d'une extrême propéteté et se baigne très souvent. Il niche dans le tronc d'un arbre. La femelle, déjà coquette, se passe au cou des colliers formée de brindilles et de baies. Les mères soignent beaucoup leurs petits qu'elles bercent en chantant.

Le pithécanthrope dénommé « asch perill » par les indigènes possède un langage articulé, mais son vocabulaire est très pauvre. Sa nourriture se compose de fruits, d'œufs d'oiseaux et de poissons.

M. Van Beuren n'a observé aucun signe de religion chez nos intéressants ancêtres. Ils paraissent ignorer totalement Dieu, l'Immaculée Conception et les poux de Saint-Lambert. Ils ne connaissent pas davantage l'autorité et l'exploitation de l'homme par l'homme (ce qui infirme singulièrement les dires de certains sociologues).

Tendent que l'autorité est chose naturelle et due du berceau de l'humanité. Ils n'ont pas inventé la poudre, ni l'artillerie, ni les torpilles et ne s'amusent pas à se massacer comme le font les bipèdes civilisés en Mandchourie. Heureux pithécanthropes !

Un pacifiste. — Un mort dont on ne parle pas beaucoup, c'est Henri Dunant, qui s'est éteint, en ce moment, dans sa retraite de Zurich.

Dunant était le fondateur de la Croix-Rouge et ce fut lui qui obtint la convention de Genève. A cette œuvre, il mangea toute sa fortune et il achève actuellement ses jours dans un hôpital.

Comme tous les pacifistes, Dunant s'en prenait aux effets (la guerre) et refusait de voir les causes (militarisme, patriotisme). De telle sorte que sa vie et sa fortune ont été gaspillées bien inutilement. Mais il eut cet avantage sur les autres pacifistes (roublards et hypocrites) de ne point se contenter de déclamations et d'essayer quelque chose pour adoucir la sauvagerie des guerres contemporaines.

Aussi sa mort passera-t-elle inaperçue.

LE GLANEUR.

Réponse à « un problème »
et à un « nouveau devoir »

(Articles parus dans le dernier numéro du *Libertaire*)

A propos de la réunion du 26 août, en la Bourse du Travail, V. Méric écrit : « Mme Jeanne Dubois, entr' autres, a eu le privilège de me plonger dans le plus complet ahurissement... Libertad est venu très judicieusement faire diversion et remettre les choses au point. »

Libertad et Méric interprètent d'une manière bizarre notre thèse sur la procréation consciente et limitée ; selon eux nous croyons que la limitation des naissances suffit pour transformer la société : J'ai toujours dit que je considérais le travail et la procréation comme deux formes de l'activité humaine aussi importantes l'une que l'autre, j'ai toujours fait graviter la question sociale autant autour de la question des classes, qu'autour de la question sexuelle, qui renferme le problème de la population, et je dénie quiconque m'a jamais entendue de soutenir que je parle ainsi après coup. (Vu mon âge, il m'est permis de ne pouvoir invoquer qu'une dizaine de conférences.)

Quant à G. Giroud, il sait parfaitement qu'il y aura (1), même quand le néo-malthusianisme sera admis par tous, d'autres questions à résoudre : questions d'éducation, questions d'autorité, questions de propriété, d'organisation, etc... Mais il considère cela comme des « questions secondaires ». Jamais je n'ai partagé cet avis.

De la concession à l'obscurité, il n'y a qu'un pas : le 26 août, ne pouvant qu'effrayer chaque point, peut-être me suis-je mal fait comprendre en parlant de l'équilibre à établir entre la population et les subsistances. Certes, le mauvais emploi du sol, l'opposition systématique à l'application des découvertes scientifiques, l'unique répartition des produits et leur non-utilisation, conséquences du régime capitaliste, nous disent qu'il n'y a pas lieu d'être effrayé par le manque actuel de substances que siége Giroud. En admettant que ce mal existe (je laisse à d'autres le soin de vérifier les chiffres) l'abolition du capital individuel et la réorganisation du travail sont des remèdes infaillibles, si l'on surveille le taux de la mortalité.

Comme, sauf en l'imagination des potes, ce n'est pas la nature qui donne ses richesses à ses enfants, mais que c'est l'homme fort et surtout conscient qui les lui prend, par le travail, je me demande comment, même dans une société communiste, l'on arriverait à satisfaire tous les consommateurs, s'il y avait trop d'enfants en bas-âge, êtres incapables de produire. C'est probablement à cela que Méric fait allusion quand il dit que nous chantons une autre antienne que Malthus.

Je ne crois pas penser « aux hommes de l'an 3000 » en exprimant cette idée ; j'espère que la révolution sociale sera faite avant cette époque et comme, par elle, sont appelées à disparaître de nombreuses causes d'abaissement du taux de la mortalité (la guerre qui tue les mâles les plus vigoureux, l'emprisonnement, le ciblage, le crime, la prostitution, etc...) il ne me semble pas prématuré de demander, à tous ceux qui veulent une société basée sur le bonheur, de faire entrer en ligne de compte la limitation volontaire des naissances. Pour être heureux, l'individu a besoin d'heures de loisir et d'épanouissement intellectuel ; je crois qu'ayant à subvenir aux besoins d'un très grand nombre d'enfants obligera les adultes à faire des travaux agricoles excessifs.

Quant aux heures absorbées par l'éducation de chaque nouvel être, n'est-ce pas un fait ? Enfin, le sol est limité, la population ne peut être trop dense.

Nous disons donc qu'il est indispensable de mettre un frein à la fécondité naturelle de la femme (12 à 15 enfants en moyenne).

Sans cesse il faut compter avec le temps ; cette mesure paraît extraordinaire et ridicule à V. Méric, quand il l'applique à l'éducation et à l'action révolutionnaires. Je suis étonné qu'un militant tel que lui n'ait jamais observé que, si l'on ne restreint pas ses occupations familiales, il devient bien difficile, d'abord, de s'émanciper, et ensuite d'aller éveiller les volontés et les intelligences des autres.

Il est vrai que, jusqu'ici, peu importe le temps pris, par les travaux de l'intérieur, aux hommes révolutionnaires : la plupart veulent bien connaître les « joies de la pa-

ternité », quant au partage intégral des charges domestiques, c'est le moindre de leur souci. « La femme doit refuser d'être mère », l'expression est malheureuse, j'en conviens ; il faut dire, je crois, la femme peut refuser d'être mère, mais, si j'ai bonne mémoire, c'est en parlant de l'antagonisme des sexes, non de celui des classes, que j'ai ainsi dit, et je me suis étonnée de lire : « Ça y est, c'est encore un sacrifice qu'on te demande, pauvre populo ! »

Bref, revenons au changement social : V. Méric met « les camarades en garde contre cette déviation nouvelle », il trouve que nos arguments sont ceux « employés par les bourgeois et les réacteurs de tous genres. »

Nous saurons nous justifier et empêcher cette insinuation de trouver du crédit.

Jeanne Dubois.

P. S. — Dans un prochain article, je répondrai à d'autres objections.

INTERNATIONALE ANTIMILITARISTE

Comité de France

Le jeudi 15 septembre, à l'hôtel des Sociétés savantes, grand meeting avec le cours de

Sébastien FAURE, Charles MALATO,

J. LATAPIE, Henriette HOOGEVEN,

délégué espagnol pour les Pays-Bas

Entrée : 0 fr. 50.

LETTRE D'OUTRE-TOMBE

Le citoyen Karl Marx au citoyen Bebel

Cher citoyen Bebel,
Je me suis laissé dire par quelques nouveaux arrivants que Troelstra, à la dernière séance du Congrès socialiste d'Amsterdam, s'était départi de son calme habuel. La cause de sa colère aurait été l'invitation à des socialistes d'assister le soir même à un meeting organisé par des anarchistes.

Cela ne m'a pas autrement surpris, car je savais que le nom seul de Domela Nieuwenhuis était capable de provoquer chez Troelstra les pires excès.

Cette haine des idées libertaires, vous la partagez, n'est-ce pas, et avec vous, tous les social-démocrates. Elle me paraît assez justifiée par l'évolution, si je puis dire, que vos amis et vous avez fait subir au Socialisme ; et je ne vois, pour ma part, aucun inconvénient à votre modérantisme. (Que veulez-vous, il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas !) Mais je viens vous demander un service : ne parlez pas trop de moi et de mes amis. Au Congrès d'Amsterdam comme dans toute discussion socialiste, c'est toujours de nos doctrines qu'on se réclame. Cela finit par nous gêner. Vous paraissez nous rendre un peu responsable de cette « évolution à droite ». En admettant que vous n'avez pas absolument tort (entre nous, vous allez quelquefois trop loin tout de même), ne parlez pas tant de nous, vous tous, les anti-anarchistes ; car, voyez-vous, il y a une chose qu'il faut veiller à entretenir sur notre terre, c'est le respect des morts. (A cet égard, nous sommes tous ici du même avis.)

Et notre prestige serait terriblement affaibli si, lorsque vous nous seriez bien disputés entre parlementaires, prouvant à qui mieux mieux que vous continuez notre tradition, quelque mauvais plaisir s'amuserait à prouver, lui aussi, que nous ne pourrions pas voir d'un mauvais œil, vos ennemis les énergumènes anarchistes.

Nous ne voulons pas, les copains et moi, vous déranger, mais nous ne voulons pas non plus passer pour des giroettes.

Et, d'autre part, comment déranger les révolutionnaires, les enrages, les partisans de la violence ?

</div

au Syndicat des Morts Glorieux, croyez-vous qu'il y allait avec le manche de la pelle quand il considérait le socialisme non plus comme une question de théorie, mais comme une question brûlante qui doit être résolue, non au Parlement, mais dans la rue, sur le champ de bataille, comme toute autre question brûlante. Avouez qu'il n'avait pas grande confiance dans le parlementarisme :

« Nos discours, écrivait-il, ne peuvent avoir aucune influence directe sur la législation ; nous ne convertirons pas le Parlement par des paroles. Quelle utilité pratique offrent les discours au Parlement ? Aucune. Et parler sans but constitue la satisfaction des imbéciles ; pas un seul avantage. Seule la trahison l'aveuglement pourrait nous contraindre à nous occuper du Parlement. »

Voyez-vous, il est plus prudent, je vous le répète, de ne pas trop parler de nous. Vous nous mettriez dans une fâcheuse posture. On peut pardonner quelques contradictions à un vivant. Mais ne fournissez à personne l'occasion de relever les nôtres. Ce serait porter atteinte au culte des Morts.

Tout ceci, entre nous, n'est-ce pas ? A bientôt, l'espère, mon cher Bebel. En attendant le plaisir de vous recevoir ici, je vous envoie mon salut révolutionnaire (?) .

Karl Marx.
Pour copie conforme,
Francis.

SOUS LE SABLE

Le capitaine Mercier vient de passer en conseil de guerre pour avoir exercé des brutalités envers un inférieur.

Ce soudard qui croit évidemment avoir tous les droits sur ses hommes, avait frappé violemment le cavalier Petit, sous prétexte que celui-ci tenait mal son arme.

Le Conseil de guerre vient de le condamner à quatre jours de prison avec sursis. C'est pour rien. Aulant valait le renvoyer avec éloges et remerciements.

La discipline fait la force principale des armées. En la violent aussi outrageusement, le capitaine Mercier d'abord, les officiers du Conseil de guerre ensuite, tombent sous le coup de la récente circulaire du général André (exécution à l'indiscipline et à la désobéissance).

Est-il utile de pronostiquer que cette affaire n'aura aucune suite ?

Lettre d'une ouvrière sur le Féministe

Lyon, 25 juin 1904.

Travaillant à l'atelier, j'ai pu mieux apprécier les souffrances matérielles et morales de la femme. Le féminisme bourgeois tend à se faire ouvrir les portes des carrières libérales. C'est un droit qui n'est pas contestable. Cependant, une fois le but atteint, rien ne sera changé dans la situation de la femme ; les déclassées seront en plus grand nombre, voilà tout, et la question sociale ne sera pas résolue pour cela.

Le féminisme bourgeois demande le suffrage pour les femmes. Les ouvrières qui souffrent au plus intime de leur être par la faute de la mauvaise organisation sociale, se mettent en face des problèmes sociaux. Elles n'admettent pas plus pour maîtres les femmes que les hommes. La patronne qui les exploite est aussi féroce que le patron. L'autorité, qu'elle soit masculine ou féminine, est toujours l'autorité. Il est nécessaire de se passer au plus vite des gens qui font les lois.

La femme a d'autres choses à faire que de perdre son temps à revendiquer le bulletin de vote et de vouloir donner au suffrage universel, que l'homme laisse tomber par dégoût, une vitalité nouvelle. Les lois féminines ne peuvent qu'être aussi scélérates que les autres et nous servirons de piédestal à quelques arrivistes qui se feront des rentes de nos misères.

Les féministes feront bien d'aller vivre dans nos ateliers, foyers de tuberculose, réceptacles des pires dépravations. Celles d'entre elles qui sont sincères, comprendraient que les femmes révolutionnaires ont raison de vouloir une transformation complète de la société. L'homme, dans notre enfer, n'est pas plus heureux que nous. Nous souffrons du même esclavage.

Si la prostitution rend la femme encore plus esclave, la faute en est à la société capitaliste. La prostitution ne disparaîtra qu'avec le régime actuel. Les réformes ne peuvent qu'en aggraver les conséquences.

J'ai fréquenté des prostituées. Je les trouve meilleures que les bourgeois. Elles ont l'expérience de la misère. C'est parce qu'elles ont eu faim qu'elles ont été obligées de se vendre. Elles sont victimes du système de l'offre et de la demande.

Ce n'est pas en travaillant douze heures par jour pour gagner dix sous, comme les chenilleuses de tulle, qu'une femme peut vivre. Certaines de nos amies font dix-huit heures pour quinze sous. Dans le moulinage, on gagne douze sous par jour à dix ans, à vingt-cinq ans, on arrive à gagner la première ouvrière, vingt-sept sous et les autres vingt et quinze sous.

Presque toujours, les ouvrières sont tenues de subir les brutalités sadiques du contremaître. Il est certain que la femme, à l'atelier, perd toute dignité. Je vous enverrai, s'il le faut, des documents. Je travaille depuis l'âge de sept ans et je n'ignore rien de ce qui se passe dans les ateliers.

Où ne suis-je pas d'accord avec le camarade Duchmann, c'est pour la limitation volontaire des naissances. Considérez qu'il est plus économique, par une hygiène spéciale, d'éviter une grande famille, nous voulons donner aux enfants que nous aurons désirés, une bonne naissance ainsi qu'une bonne éducation. Lorsque la femme ne sera mère qu'à son gré, elle sera plus apte à comprendre nos idées et aura plus de temps pour les étudier.

La maternité passive est un esclavage religieux que nous voulons abolir. Nous avons fondé à Lyon, une section de Régénération, et nous pensons pouvoir apprécier, d'ici trois ans, d'excellents résultats. Plus de chair à canon, à trottoir, à exploitation, à députés.

Si le féminisme bourgeois veut, par ses revendications spéciales, perpétuer l'état de choses actuel, les femmes révolutionnaires, elles, ont pris à tâche de démolir les forces mauvaises qui les oppriment.

E. Aymard.

RÉPONSE

Chers camarades,

Passant, non touché, à travers les injures accoutumées, prodiguées à moi et à mes chers collaborateurs, non plus seulement par les diverses caloties mais par les purs anarchistes, je constate avec plaisir que tous mes prétdus adversaires, sans exception, admettent la liberté sexuelle de la femme que j'ai formulée, il y a longtemps : Libre amour, libre maternité ! que pas un d'eux ne conteste que les femmes, les groupes familiaux ont raison de ne créer d'enfants que quand ils le veulent.

Après cela, quoi qu'on puisse ajouter, ma satisfaction est complète, l'œuvre d'utilité pratique pour tous les humains est en voie de s'accomplir sans arrêt possible. Que la pratique continue, s'accentue, et la partie théorique « se fera de soi-même ». Aussi laissant, en général, les batailles de détail à livrer à de jeunes et ardents camarades, je reposera en général mes vieux os dans ma « Tour d'Ivoire », cherchant tranquillement à exprimer encore le mieux possible, quelques vérités qui feront pousser des cris de putois à amis et ennemis, en attendant qu'elles deviennent des banalités.

Cependant, une fois par hasard, et à cause de la grande sympathie que j'ai pour le « Libertaire », et ses vaillants rédacteurs, je viens tranquillement causer avec eux des objections qui sont faites à nos théories par eux ou par d'autres. Et pour cela je n'ai qu'à répéter, un peu plus mal au courant de la plume, ce que j'ai écrit plusieurs fois dans mes opuscules, toujours travaillés avec le plus grand soin, et dans lequel j'évite le moindre mot inutile. C'est peut-être à cause de cette qualité ou de ce défaut, comme on voudra, que les objecteurs les ont peu lus, ou les superficiellement, et ont le tort de fabriquer eux-mêmes le prétdu Néo-Malthusianisme qu'ils nous attribuent.

Qu'ils voient, par exemple, dans *Population et prudence procréatrice*, si je n'ai pas osé atténuer la première loi tendancielle de Malthus : « La population a une tendance à s'accroître en progression géométrique, qui n'est qu'une autre manière s'en déduisant algébriquement d'exprimer qu'une quantité s'accroît d'une même fraction dans chaque période égale ; si je n'ai pas répété que la seconde loi exprimée par les contradicteurs : « Les subsistances croissent en progression arithmétique » n'a jamais été entendue par Malthus comme une vérité absolue, mais comme une simple « illustration ». Illustration mauvaise, d'ailleurs, car pour aller moins vite dans la géométrie, les nombres d'une progression arithmétique ne tendent pas moins à s'accroître au-delà de toute limite.

Qui a jamais, de mes maîtres, de mes amis et collaborateurs ou de moi, dit que la répartition de la richesse humaine était actuellement excellente, que la terre ne pourrait produire plus quelle ne produit, que la culture ne peut être plus féconde... Bien des années avant la naissance de beaucoup de mes jeunes contradicteurs, j'ai écrit avec conviction, comme tant d'autres avant et après moi, juste ce qu'ils disent eux-mêmes, que le gaspillage est considérable, que les capitalistes produisent non pour l'utilité générale, mais pour leur bénéfice que la terre pourrait produire davantage. J'ai même eu un temps, sous ce rapport, un avantage que je souhaite à mes chers opposants, c'est de faire la chose, d'améliorer des cultures et de faire obtenir plus que précédemment d'une surface donnée, d'avoir des ateliers très actifs, produisant sans le moindre esprit de lucre pour le mieux être des travailleurs eux-mêmes qui y étaient occupés.

Mais ce qu'on ne parvient pas à avaler, c'est cette comptabilité brutale, auxquels plusieurs opposent leur naïve « certitude » sans preuves, qui montre que présentement les ALIMENTS existants sont *insuffisants*. Laissons de côté la question du logement, églises et palais, pouvant servir d'abri temporaire mais mal faits pour des habitations permanentes. La question de l'habillement, la camelote des grands magasins et des petits, étant faite beaucoup plus pour la parure que pour la lutte contre les intempéries. Je n'ai pas abordé ces questions dont je ne m'étonnais pas l'intérêt. Il ne manque ni matière première ni bras pour donner à tous le logement et le vêtement confortables.

Il manque de la matière première pour les aliments ; il manque un TIERS du strict nécessaire ! Ni moi, ni aucun Malthusien, n'empêchons qui que ce soit d'en créer, mais je constate que cela ne se fait pas, et que le fait est *sociétale* déplorable.

Il y a deux procédés pour rétablir l'équilibre : augmenter les subsistances, laisser diminuer les bouches. Je ne choisis pas, j'applique les deux de toute ma puissance. Entre parenthèses, ne comptez pas plus sur Madame Chimie que sur Madame Nature, ou plutôt faites connaissance plus intime avec ces bonnes dames. La première, rabattant quelque peu les rêves fous de son adorateur Berthelot, vous offrira de l'alcool à 500 fr. le litre et du sucre à 500.000 fr. le gramme ! Ou si la mention d'argent vous crispe comme moi-même, disons qu'il faudra travailler trois mois pour faire un litre d'alcool synthétique et plusieurs vies d'hommes pour faire un gramme de sucre. Vous voilà servis. — Merci !

Quant aux matières protéiques, fibrine, albumine, caséine (viande, œufs, fromage), la chimie jusqu'à présent en a fourni zero. Ça peut venir, je ne sais et ne dis pas non, mais nous ne pouvons encore en avoir la moindre lueur d'espérance.

Que de drôleries sans nombre dans les reproches qu'on nous fait ! Nous imposons aux femmes le devoir de ne « pas procréer ». Qui ça, où, quand ? Nous leur donnons, pas seulement la liberté théorique, mais surtout la possibilité pratique de faire ce qu'elles voudront.

Nous leur offrons de bons conseils identiques à ceux que Méric exprime si bien dans son deuxième entre-étoiles, sans jamais les transformer en « morale pesante et vain » en « nouveau devoir » ainsi que nous en accuse Francis.

En fait de liberté d'être mère, la plupart des femmes désirent surtout la liberté de ne l'être pas. Et pour celles qui ne désirent l'être, j'ai cent fois indiqué de vive voix les causes bien connues et les remèdes possibles de la stérilité naturelle, et peut-être me donnerai-je un jour le plaisir de l'écrire.

Comment on s'inquiète déjà que la terre soit tout à fait vide, est-ce qu'il n'y reste personne pour faire la révolution ? Nous n'allons hélas ! pas si vite. Loin d'avoir réduit notre natalité de 22, 2 de non-désirés, à une dizaine de sujets choisis et voulus, ce qui me paraît convenable, nous ne sommes pas sûr de l'avoir encore abaissée d'un petit centième.

A l'exemple de ceux qui veulent laisser certains problèmes à résoudre à nos successeurs de l'an 3000, laissons, s'il vous plaît, celui du repeuplement à ceux de 8000, après la dépêche du Pôle austral.

Assez souvent nous avons dans nos brochures et dans notre journal, sans compter nos actes antérieurs, montré que nous n'étions pas des réactionnaires, confinés dans une étroite question de détail, ces alliés des bourgeois ploutocrates. Nous y renvoyons ceux qui veulent bien nous lire, et nous n'avons cure de ceux qui tiennent à fabriquer eux-mêmes les opinions qu'ils nous prétendent pour mieux nous maudire, injurier, condamner.

Pour finir, précisons un point.

La question sociale a de nombreux et importants chapitres.

Je revendique pour celui de la population non pas *l'unique*, mais le UN.

Celui-ci compris, admis, résolu, dans le deux sens de la procréation libre et consciente, tous les autres peuvent être étudiés et résolus à leur tour.

Le UN étant négligé, aucune autre solution d'ensemble n'est possible. Cela pour diverses raisons dont la plus palpable est celle-ci : Les non-désirés, mal élevés, malheureux physiquement et moralement, dégénérés, deviendront à peu près tous des résignés ou des brutes ; les jaunes qui entreront à l'atelier, dans les usines, aux champs, les plus justes revendications des travailleurs ; les brutes aux mains desquelles les ploutocrates mettront ces engins formidables de destruction que les révolutionnaires ne possèdent pas et ne peuvent pas posséder, les brutes qui, sans aucun scrupule, noieront dans leur sang les révolutionnaires par trop pressés.

N'ayant que des enfants désirés, donc aimés, apprenne, chose encore très ignorée, à les bien élever, et vous diminuerez presque jusqu'à zéro le nombre des jaunes, des brutes armées au service du capital.

Et vous accomplirez aisément la transformation humaine, que pas plus que vous, je ne cesse de réver.

Tout votre,

Paul ROBIN.

P.-S.—Le camarade Méric a-t-il vu dans une de mes publications le titre de « Le Docteur » qu'il ajoute à mon nom ? Il aurait pu voir, au contraire, que j'ai plusieurs fois décliné ce titre qui ne m'appartient pas. Bien mal informé, le dur camarade, sur ce point et bien d'autres ; et il n'est pas le seul mal informé !

CORRESPONDANCE

On annonce de source officieuse que le voyage d'Alphonse XIII à Paris, serait renvoyé à l'année prochaine.

Il est permis de croire que l'attitude prise par les anarchistes n'a pas été étrangère à cette prudente résolution.

Les camarades qui se préparent à faire imprimer des manifestes feront donc bien, tout en conservant la copie prête à être composée, d'attendre que la décision de Sa Majesté catholique soit officiellement annoncée. Si Alphonse doit venir, trente-six heures suffiront pour que les manifestes soient composés, tirés et distribués. S'il ne doit pas venir, l'argent servira pour autre chose.

Georges Darien, dans son journal antimacronique, veut bien m'apprendre que seul le comité français de l'Internationale Antimacronique peut entreprendre avec succès la lutte contre l'alliance franco-tsarienne. Je suis certes loin de professer du parti pris contre un comité dont je fais partie et je ne doute pas qu'il n'accomplisse d'excelleste besogne, justement parce qu'il se consacre à une tâche donnée.

J'ignorais cependant qu'il n'y eût point placé pour d'autres groupements également « composés de gens sérieux, sachant ce qu'ils veulent », groupements dont chacun pourvrait un but spécial.

C'est par la constitution d'une foule de groupements, s'occupant l'un de l'antimilitarisme, l'autre de la duplice, l'autre des affaires d'Espagne, etc., qu'on pourra sortir de l'inertie, montrer qu'on vit et influer sur les événements, sans cependant provoquer une lutte bête avec les camarades éloignés de ces groupements en raison de leur tempérament amorphiste.

Quant à centraliser toutes les affaires et toutes les activités dans un seul de ces groupements, ce serait détestable à tous les points de vue et je suis bien sûr que les camarades dudit groupement, n'ayant aucunes préventions d'ordre politique, ne l'arderaient pas à trouver la tâche trop lourde.

Il est vrai que Darien se déclare ailleurs « extrêmement autoritaire ». Peut-être se voit-il d'ores et déjà chef suprême de la nouvelle Internationale et généralissime d'une armée « antimilitariste ».

N'importe, lorsqu'il voudra bien discuter autrement que par des calembours, l'émigration de tous ceux qu'il a tués (y compris sans doute l'éditeur Stock qui lui répondit « M...ange ! ») et la réédition sur la Franc-Maçonnerie de tous les clichés saugrenus en cours chez les antisémites, je serai à sa disposition pour causer.

Ch. Malato

UN PROBLÈME

Certainement, Victor Méric n'a pas entendu ce que j'ai dit à cette réunion néo-malthusienne de la Bourse du Travail, car sans cela, il dirait comme moi que l'acte sexuel, comme tout autre acte de la vie doit être fait conscientement, au mieux des intérêts individuels de ceux qui le font d'abord, au mieux des intérêts de la collectivité humaine qui se ressent actuellement du trop grand nombre d'abrutis par une éducation néfaste, par le travail, par la misère. Savoir avant d'agir. Pensez aux conséquences d'un acte avant de l'accomplir.

Je n'ai pu dire autre chose.

D'ailleurs, je l'ai déclaré, je suis trop peu au courant d'une question aussi sérieuse pour me permettre d'en parler prétextuellement.

Participant à cette réunion surtout pour démontrer que les Syndicats n'étaient étrangers à une question économique, j'ai aussi voulu effacer le mauvais effet causé par la décision de la Bourse du Travail de Versailles qui traita de pornographique une réunion semblable organisée par le syndicat des coiffeurs de Versailles.

— G. Y.

Régénération

L'article *Un problème*, paru dans le dernier *Libertaire*, content, suivant nous, avec beaucoup de bonnes choses, une grosse injustice qu'il convient de signaler à l'ami Méric.

Certes, dans cette question de la population, nous approuvons celui-ci quand il dit, avec nous, que les substances dont se compose l'être humain sont connues, ainsi que celles nécessaires à son existence ; que ces substances se trouvent en quantité considérable sur le globe ; qu'il s'agit seulement de les rendre *consommables* ; que la chose est possible ; qu'elle se fait déjà (très mal, il est vrai) ; et que, par suite, on n'a pas à nous raconter que la terre ne peut pas nourrir le genre humain.

Nous croyons aussi qu'un avenir meilleur dépend d'autre chose que de la restriction parentale. La thèse de Giroud nous indiffère. On ne prouve pas que la production alimentaire suffisante est impossible en constatant l'inépt résultat des ineptes mouvements actuels.

Tout cela dit, pourquoi faire chorus avec les <i

Croyez-moi, vous avez mieux à faire qu'à débattre le syllogisme et ceux qui cherchent à rendre les hommes conscients. Je crois même que vous avez mieux à faire qu'à vous attarder à reléver les méchancetés sorties d'un cerveau malade. Faites donc comme nous, mon cher Malato, dites tranquillement à ceux qui vous montrent les insinuations incohérentes et méchantes en question : « Qu'importe ? chez nous l'on travaille. »

P. J.

LE BON SOCIALISME

Le congrès socialiste d'Amsterdam a mis les cervelles en émoi. Les leaders les plus éprouvés du jauréisme et du guesdisme ont croisé le bâton pour ou contre les deux thèses bien connues : Avec l'ex-vice-président de la Chambre, collaboration du socialisme avec le gouvernement républicain. Conséquence remarquable : alliance de Millerand avec le marquis de Gallifet, exercice du pouvoir avec Waldeck-Rousseau, ces grands démocrates.

With Jules Guesde, la conquête des pouvoirs publics par les... révolutionnaires électoraux contre la bourgeoisie.

Avec le directeur de l'*Humanité* ou le rédacteur du *Socialiste*, sauce politique. A la sauce à la Gérald-Richard où à la mayonnaise collectiviste, le peuple n'en est pas moins mangé.

Jaurès à l'éloquence robustement nourrie, au style ample, sonore, enflammé, tonitruant, aux poumons puissants comme des soufflets de forge, a prononcé dans la riche ville hollandaise deux discours très résistants. Les erreurs, les sophismes y apparaissent avec netteté.

Son adversaire français, l'aigre, le transchiant Basile, et l'Allemand Bebel, lui ont donné la réplique.

Le duel oratoire de ces fines lames a pris fin par le désaveu de la politique socialiste parlementaire, c'est-à-dire par le vote de la motion de Dresden qui condamne la participation du socialisme au pouvoir bourgeois. N'empêche que Jaurès n'en fera qu'à sa tête, soutenir Combes étant le premier devoir de tout bon Briand (Aristide pour les renards).

Viviani, Roussel, l'artificier en chef de *La Petite République* et leurs amis jettent feu et flammes à propos du vote sectaire des congressistes amsterdamois. Ça les regarde. Les travailleurs n'ont cure de ces discussions byzantines, de ces décisions purement platoniques, de ces tournois plus littéraires que sociaux. En l'espèce, le moindre grain de mil ferait mieux leur affaire.

Jules Guesde, qui n'est pas un palomipède, mais un homme madré, sait admirablement que le pouvoir est nuisible à l'individu. Né l'écrivait-il pas il y a quelques années ?

Pourquoi feint-il de croire à l'émancipation des travailleurs par un moyen anathématisé par lui ?

Les révoltes ne se déclarent pas, les mouvements populaires sont toujours réduits à néant par l'autorité, par les *En-Haut*. Le gouvernement est, par essence, le répresseur naturel de la révolte.

La théorie de Jaurès est inacceptable, car adoptée, elle serait la condamnation formelle du socialisme, devenant ainsi la rallonge de la fable bourgeoise. La participation du socialisme au gouvernement oligarchique serait la négation du socialisme même. *Socialisme et bourgeoisie, double billevesée*.

La thèse guesdiste :

Conquête du pouvoir par le collectivisme autonome pour le bonheur de la nation, cette thèse est pareillement réactionnaire.

L'autorité est dans tous les cas un virus mortel.

Messieurs les politiciens de toute école, bâillives ou truculents, ascétiques ou râbelaïsiens, sont priés de les réserver à des expériences *in anima vili*.

Jaurès et Guesde sont des phraseurs redoutables, mais de piètres philosophes. Leurs facultés intellectuelles devraient être appliquées à combattre le principe d'autorité et non à le renforcer.

Notre ennemi, c'est notre maître !

Ce mot, malgré les ans, est encore plein de saveur et d'exactitude.

Antoine ANTIGNAC.

QUESTION NOUVELLE

Un camarade habitant un département de l'Est de la France, nous écrit entre autres choses...

Je cherche une compagne de vingt à vingt-huit ans (en ayant trente moi-même) femme de ménage, connaissant la couture et ayant quelques dispositions pour le commerce et chose essentielle, partageant mes idées libertaires.

Ce que je vous dis là paraîtra quelque peu fantaisiste à des esprits superficiels, pourtant rien n'est plus sérieux.

D'aucuns diront : comment se fait-il que je ne cherche ou ne trouve pas en mon milieu, je réponds :

1^{re} Conséquence de morale sociale enseignée. — Le mariage au lieu d'être un contrat qui lie librement deux volontés à l'exclusion de toutes autres, est un jeu de hasard où un trop grand nombre de concessions sont à faire (je parle pour moi et mes idées), hypocrites envers beaux-parents, famille, etc., et où la société entre également en jeu... etc.

2^{re} La recherche des individualités au point de vue des sujets est encore une question sociale pointante.

Combien végétent qui n'ont pas trouvé sur leur chemin qui la compagne, qui le compagnon, et personne pour leur tendre franchement la main, pas même l'anarchisme.

3^{re} Originalité ? Non ! Je cherche en dehors de ma sphère connue parce que dans les petites villes il est extrêmement difficile, sinon impossible, de trouver une femme à qui l'on plaise et qui vous plaise au point de vue philosophique et social, c'est-à-dire, qui soit assez affranchie des préjugés voulus par les religions et la morale couvrante qui font que les sexes sont antagonistes.

En résumé, je suis établi à mon compte, peintre en bâtiment ; je désire partager ma vie avec une compagne qui aura les mêmes conceptions que moi de la vie et les mêmes aspirations de l'avenir.

Dans l'espoir que vous n'hésitez pas à insérer ma demande, malgré la nouveauté du cas, recevez, etc.

Nous insérons volontiers, et s'il se produit des réponses, on voudra bien les adresser à E. L., au *Libertaire*, 15, rue d'Orsel, Paris. Nous ferons parvenir à l'intéressé.

L'HYGIÈNE DU CERVEAU

Sciences naturelles et physique

Nous voici à l'examen d'une branche des plus dédaignées dans l'instruction actuelle. Alors que l'étude de la grammaire, de toutes les chinoiseries orthographiques occupe plusieurs heures chaque jour, la physique, la chimie, les sciences naturelles sont lettres mortes pour l'enfant. Quand on les lui apprend, c'est sous une forme si aride et rebutante qu'il s'écarte, de lui-même, de cette étude qu'on semble prendre à lâche de lui montrer sous un aspect envoûteur. Des sciences plus expérimentales, on fait une nomenclature de formules qui ne s'enchaînent même pas et se superposent dans le cerveau de l'enfant d'une façon incohérente.

Les sciences dites naturelles, si vivantes, si passionnantes, se transforment en classifications suranées, en des ordres, en des familles dont les limites sont tracées tout aussi étroitement que celles des patries, et d'ailleurs tout aussi arbitrairement.

Au lieu de montrer ce grand enchaînement qui lie non seulement les végétaux entre eux, les animaux de même, mais tout ce qui est depuis l'infiniment petit jusqu'à l'infiniment grand, on fatigue le cerveau de l'enfant en lui faisant apprendre par cœur des échelles dont chaque échelon monte d'un degré vers l'homme : la perfection.

Des idées de morale, font éviter l'étude de la génération des individus, de leur reproduction, ou limiter l'explication aux animaux dits inférieurs, établissant ainsi une distinction suranée pour l'homme. De ce fait on place à part dans le monde, et qu'on le veuille ou non, on laisse subzister l'idée de la création sur naturelle, divine, d'où l'idée de Dieu.

Ces restrictions exaltent la curiosité de l'enfant et le font à tâtons d'une façon purement imaginative, chercher les « pourquoi » et « comment » et en forcer qui fausseront longtemps son jugement et influeront peut-être sur toute sa vie ou en tout cas retarderont son développement intellectuel.

Dès maintenant, donnons la meilleure place à ces sciences expérimentales : il est mieux de savoir comment nous et ce qui nous entourent vit, subziste, se reproduit, que de connaître l'histoire de Brunehaut et Frédégonde et celle du raze de Soissons. Et l'histoire magnifiquement vraie d'une goutte d'eau ou d'un grain de poivre est autrement passionnante pour le cerveau d'un enfant que la légende de Mme Jeanne d'Arc ou celle de M. Pépin.

Anna Mahé,
Institutrice
Causeries Populaires, 30, rue Muller.

LIVRES A LIRE

Ebullition de l'eau par le frottement

Rumford, dans un mémoire aussi remarquable par le raisonnement que par l'expérience, soutenait, en 1798, relativement à la nature de la chaleur, la doctrine que les expériences récentes d'hommes éminents ont placé sur une base tout à fait certaine. Pendant qu'il faisait forcer des canons à Munich, il fut si vivement frappé de la grande quantité de chaleur développée dans l'opération du forage, qu'il fut amené à inventer un appareil pour l'étude spéciale de la génération de la chaleur par le frottement.

Il construisit un cylindre creux en fer, dans lequel entraînait une sorte de pilon solide fortement pressé contre son fond. Dans une caisse enveloppe du cylindre, il versait environ dix litres d'eau avec un thermomètre qui indiquait sa température, 46 degrés. Un cheval faisait tourner le cylindre, et, une heure après que le frottement avait commencé, la température de l'eau était de 42 degrés ; elle s'était élevée de 26 degrés. Après une heure et demie, la température fut de 61 degrés ; après deux heures, de 81 degrés ; après deux heures vingt minutes, de 93°, 3 ; au bout de deux heures trente minutes, l'eau entrait en pleine ébullition.

Rumford donne une description très pittoresque de l'effet produit par cette expérience sur ceux qui en furent les témoins. Il se fait difficile, dit-il, de décrire la surprise et l'étonnement exprimés par le visage des assistants à la vue d'une si grande quantité d'eau chauffée et rendue bouillante sans le moindre feu. Quoique, dans ce résultat, il n'y eut rien de bien extraordinaire, je reconnais franchement qu'elle me causa un plaisir enfantin tellement grand, que j'aurais dû certainement le cacher et non le laisser paraître, si j'avais eu l'ambition de la réputation d'un grave philosophe. « Vous et moi, j'en suis sûr, nous renonçons de grand cœur à l'application de toute philosophie qui tendrait à étouffer l'émotion dont Rumford fait ici l'aveu. Parlant de cette expérience frappante, M. Joule a estimé la quantité de force mécanique dépensée à produire de la chaleur, et il a obtenu un chiffre qui ne s'éloigne pas beaucoup de la valeur qu'une plus grande connaissance du sujet et des expériences plus délicates lui ont permis d'obtenir pour l'équivalent numérique de la chaleur et du travail.

Il serait absurde de ma part de vouloir répéter ici l'expérience de Rumford dans toutes ses conditions primitives. Je ne puis consacrer deux heures et demie à une seule démonstration, mais je suis en mesure de vous montrer en substance le même effet en deux minutes et demie. J'ai ici un tube de cuivre, dont la longueur est de 10 centimètres, le diamètre de 2 centimètres. Il est bouché au fond et je le visse verticalement sur une table avec roue et manivelle pour le faire tourner rapidement. J'ai, en outre, deux morceaux de bois de chêne réunis par une charnière, et dans lesquels sont creusées deux rainures semi-circulaires, destinées à embrasser le tube de cuivre. Ces morceaux de bois forment une sorte de pince et, en serrant doucement, je puis produire un frottement entre le bois et le tube de cuivre mis en rotation. Je remplis à peu près le tube d'eau froide, je le bâche avec un bouchon de liège pour empêcher que le liquide s'échappe et m'éclabousse, et je mets

l'appareil en mouvement. Tant que l'action continue, la température de l'eau s'élève, et, quoique les deux minutes et demie ne soient pas encore écoulées, ceux qui sont près de l'appareil peuvent voir la vapeur s'échapper du bouchon. Trois ou quatre fois, aujourd'hui, j'ai projeté le bouchon par la force de la vapeur à une hauteur de 7 mètres dans l'air ; c'est ce qui arrive encore : la vapeur suit le bouchon, et, en se précipitant, produit ce petit nuage dans l'atmosphère.

Dans toutes les expériences faites jusqu'ici, de la chaleur a été engendrée aux dépens de la force mécanique...

John Tyndall.

Extrait de « La chaleur, mode de mouvement », par John Tyndall, traduction de l'abbé Moigno, Gauthier-Villars, éditeur, Paris.

Causerie ouvrière

ANDRE MARCHE POUR L'A.I.A.

Il ne faudrait pas connaître le positivisme et hilarant ministre de la guerre pour se tenir de sa nouvelle marque de sollicitude à l'égard des antimilitaristes.

Ou bien André a juré de nous supprimer, ce qui est peut-être présentement de sa part, ou bien il collabore, dans la mesure de ses moyens, à notre propagande antimilitariste.

Jusqu'à présent, je n'ai personnellement que des éloges à lui adresser pour l'aide précieuse qu'il apporta souvent dans ma propagande antimilitariste par la parole et par l'écrit.

C'est beaucoup à son inappréciable concours que nous devons d'avoir vu le *Nouveau Manuel du Soldat* se tirer à deux cent mille exemplaires en douze éditions successives.

C'est encore à lui que je dois d'avoir fait connaître en plusieurs départements arrêtés ce que nous pensions de l'Armée, de la Guerre, de la Patrie.

En effet, sa haute protection me valut l'accès de splendides salles de réunions publiques dans les plus beaux palais de justice de France, avec tout le cérémonial, tout l'apparat que mérite une aussi importante question : l'Antimilitarisme !

Ce n'est pas moi qui fus jugé en ces belles cérémonies de la justice bourgeoise, c'est l'armée et ses galonnés. Ce n'est pas moi qui fus condamné, ce furent le Militarisme et le Patriotisme.

Ce n'est pas tout.

Outre la propagande d'individus accusés d'outrages à l'armée, d'injures à ses chefs, celui qui veille au respect de l'institution barbare d'une civilisation sauvage, le général André, veut une grande manifestation et prépare son coup.

La presse est restée tellement silencieuse sur le congrès antimilitariste que le public ignore l'existence de l'*Association Internationale Antimilitariste des Travaillers*.

Notre infatigable André veut la faire connaître par un coup d'éclat.

Préparons-nous à seconder de notre mieux l'activité, l'initiative d'un si vaillant collaborateur.

Certainement, les écoeurés du service militaire, les jeunes gens des syndicats, des U. P., des groupes d'études, connaissent bien notre nouvelle association, mais les satisfait, les indifférents, ignorent son existence. Et le général André, qui sait l'action méthodique, et cependant anarchiste, que nous nous proposons contre le militarisme, a résolu de nous aider. Voici comment, nous dit le *Bulletin Officiel du Ministère de la Guerre*, qui publie sa circulaire :

La loi du 12 décembre 1893 augmente les peaines prévues par la loi du 29 juillet 1881 sur la presse, qu'envoient les auteurs de provocations adressées, par discours ou par écrits, à des militaires pour les détourner de leurs devoirs.

La loi du 12 novembre 1893 autorise notamment l'arrestation préventive des provocateurs, ainsi qu'il résulte du paragraphe 3 de l'article 49, conçu dans les termes suivants :

« Si le prévenu est domicilié en France, il pourra être préventivement arrêté, sauf dans les cas prévus aux articles 23 et 24, paragraphes 1, 3 et 5 ci-dessus. »

Or, l'article 25 vise précisément les provocations à l'indiscipline dans l'armée par l'un des moyens prévus à l'article 23, c'est-à-dire : discours, cris ou menaces proférés dans des lieux ou réunions publics ; écrits, imprimés vendus ou distribués, mis en vente ou exposés dans des lieux ou réunions publics ; placards, affiches exposés aux regards du public.

En conséquence, et d'accord avec M. le garde des sceaux, ministre de la Justice, je prescris les mesures suivantes :

« Tout individu qui, soit dans les casernes ou autres établissements militaires, soit sur le terrain de manœuvres et autres lieux de réunion d'une troupe en service, sera surpris en flagrant délit de provocation à l'indiscipline par l'un des moyens sus-énoncés, devra être immédiatement appréhendé et remis à la gendarmerie, pour être condui à la procureur de la République, conformément à la jurisprudence fondée sur l'article 106 du code d'instruction criminelle. »

On voit que le moyen est ingénieux. Il n'y a pas à se faire d'illusion, l'A.I.A. est bien visée.

Aussi, pour que soit réellement efficace l'initiative de notre ineffable ministre républicain, il faut que tout militaire de l'A.I.A. se garde bien de signer seul quoi que ce soit. Dans toute action, soyons solidaires les uns des autres !

Je sais bien que cette manière de voir est absolument syndicaliste et que certains individus (qui ne font rien que discuter pour rire) trouveront meilleur de voir se sacrifier les plus courageux d'entre nous. Laissons-les dire et agir sans nous au mieux de but que nous voulons atteindre.

Formons bloc pour les poursuites, comme pour l'action et ses responsabilités. La Justice est brave comme la police : un seul est assommé, plusieurs sont respectés. Profitons de cette courageuse attitude des ennemis de nos idées.

Nous avons raison de dire aux soldats de ne pas tirer sur leurs frères dans les grèves. Le général André veut nous donner l'occasion de l'expliquer publiquement et largement.

Mais, dira-t-on, il n'avait pas besoin pour cela d'exhumier les lois, dites scélérates, de 1893-94. C'est vrai, mais la cour d'assises lui réussit bien mal, aussi faut-il qu'il ait l'air de changer de tactique.

Déjouons sa manœuvre positiviste en ne nous isolant pas, en nous groupant en tout et pour tout.

Alors l'A.I.A. vivra et verra de beaux jours de succès et de résultats dans son action.

Bientôt les conseils du vieux sauvage sanguinaire qu'est Paul de Cassagnac se retourneront contre ceux qu'il veut protéger. Les soldats tir

guère que par la situation sociale, c'est-à-dire par les choses les plus étrangères à leur propre personnalité.

Chacun pourrait alors être mis comme qui dirait d'une sorte de passeport intellectuel et moral, bien plus exact et plus sûr que tous les passeports délivrés par les fonctionnaires publics.

Les services anthropométriques ne constatent que des signes extérieurs pouvant servir à reconnaître des individus qui ont déjà passé par les mains de la police, mais ces indications, surtout de la manière dont elles sont interprétées, n'ont aucune valeur morale ou d'appréciation.

Le passeport physionomique ou phrénologique serait purement facultatif, mais de quelle utilité il serait dans les relations courantes de la vie !

Nous espérons que ces études se perfectionneront et qu'elles contribueront, dans un avenir prochain, à hâter la réalisation de l'harmonie universelle par la libre entente.

ATOME.

BUT & MOYENS

Chaque parti, chaque secte, chaque système philosophique ou politique quelconque ont sans exception un milieu et deux extrêmes qui se détachent nettement.

Entre les deux extrêmes et le milieu se trouvent les indécis, car ce ne peut être que dans une des trois positions énoncées que l'on peut s'affirmer franchement partisan de tel parti, telle secte ou tel système politique et philosophique.

C'est un fait général que se produit dans la société entière et qui part d'un principe scientifique bien établi que l'existence d'un milieu et de deux extrêmes en toutes choses.

Les anarchistes ne pouvaient faire exception à la règle, et c'est pourquoi, surtout chez eux, qui aiment les positions nettes et franches, les divisions, quant aux moyens de diriger l'effort, sont si prononcées et se distinguent si facilement.

Nous pouvons compter en ce sens trois fractions principales : 1^o Les évolutionnistes qui veulent organiser une éducation populaire bien basée et qui croient qu'ainsi l'anarchie pourra s'établir sans secousse ; 2^o Les révolutionnaires à outrance, révoltés de chaque moment qui veulent agir de suite et vivement ; 3^o Enfin, ceux qui, situés entre les deux extrêmes, sont à la fois évolutionnistes et révolutionnaires.

Quelle est la meilleure tactique des trois ? Quelle est celle qui présente le plus d'avantage ?

C'est la question qu'après tant d'autres nous posons aujourd'hui.

Que veulent les évolutionnistes ? Organiser une éducation populaire, dans la société moderne, qui transformerait les idées sociales des travailleurs et conséquemment les mœurs et coutumes. De cette éducation sortirait une évolution sensible de la société vers l'anarchie qui s'établirait ainsi sans secousse.

Je crois que ce serait une tâche très difficile et qui n'aboutirait pas au résultat que l'on en attend. Il ne serait guère facile, en effet de travailler à déraciner des préjugés héritataires des vices et des défauts aïnés, des tares morales existant depuis des siècles dans une société qui de son essence même les engendre et les renforce chaque jour, dans une société où les conditions de la lutte pour la vie engagent les hommes les uns contre les autres et ne leur donne pas le temps, ni les moyens, ni la connaissance de se refaire par un travail moral et opiniâtre, une conscience presque débarrassée de tout ce qui entravait son évolution.

Pour que la conscience, le cerveau se développe, il faut qu'il soit dans un milieu apte à se développer, c'est-à-dire qu'il ne faut pas qu'il soit enfermé dans un espace limité et la société actuelle ne présente pas précisément un terrain propice pour l'émanicipation de la pensée humaine.

Nous venons de voir que la tactique évolutionniste n'est pas des meilleures et n'aboutit qu'à des résultats très incertains. On peut en dire de même de la tactique des révolutionnaires à outrance.

Ces révolutionnaires veulent se libérer immédiatement ; ils veulent agir de suite. C'est sûrement leur droit. Mais croient-ils que, cette révolte, hélas trop faible encore, ils puissent renverser l'ordre de choses existant ? Croient-ils constituer en un tour de main, ce qu'il faudra des années pour édifier ? Leurs efforts n'aboutissent pas à grand chose. Trop peu nombreux pour que leur assaut réussisse, ils iraient infatigables, se briser contre les murs de la force.

A ces deux tactiques opposées et extrêmes, il vaut mieux un juste milieu, car c'est une loi de nature qui dit que les extrêmes tuent et je crois l'avoir prouvé en prenant le cas des anarchistes.

Nous adopterons donc la tactique à la fois évolutionniste et révolutionnaire, qui est préconisée par les plus nombreux militants, parce qu'ils en ont compris les avantages et l'efficacité.

Le peuple n'a pas encore assez évolué pour vivre en liberté, il est trop suiveur, pas assez réfléchi, se laisse trop facilement suggerer par ceux qui lui font les plus belles promesses ; il ne compte pas assez sur lui-même.

Notre tactique évolutionniste consiste donc à l'éduquer sommairement, à lui faire comprendre la situation sociale actuelle et la solution qui s'impose.

Lorsque les hommes connaîtront ces premières notions, ils pourront s'attaquer par la force au capital ; ils pourront faire la Révolution sociale en connaissance de cause et sans besoin de meuniers qui ne sont bons qu'à faire avorter les mouvements pour leur plus grand profit. L'histoire nous l'a maintes fois prouvé.

Tout ne sera pas fini. La révolution accomplie, les hommes ne seront pas complètement transformés. Ils posséderont encore, mais moins prononcé, les préjugés, les vices et les défauts de l'ancienne société.

C'est alors quand l'homme rentrera dans cette nouvelle phase, qui suivra immédiatement la révolution, que Bakounine a dénommé l'*amorphisme*, alors que la forme sociale ne sera pas encore bien nette, que commencera une nouvelle évolution ; il sera bien facile à l'homme, ne subissant aucune contrainte bien prononcée, de poursuivre son éducation et de s'adapter par ce fait au milieu qu'il aura fondé.

Voilà notre tactique et l'avenir prouvera sans doute ses avantages.

Nous avons examiné les trois tactiques différentes. Certains nous diront que cette différence vient de la différence des tempéraments et des caractères. Sans doute, mais cela ne conduit pas à l'absence de jugement. On peut être exalté ou réfléchi, cela n'empêche pas de discuter et d'adopter des idées qu'on a reconnu justes et qui souvent ne sont pas en rapport avec le caractère.

Le caractère ne naît pas d'ailleurs avec l'homme. C'est le milieu dans lequel on vit, différents actes dont on a subi les conséquences qui le forme. Il se transforme avec les idées que l'on a dans la vie.

Remarquez le caractère général du peuple au cours des siècles, vous verrez qu'il s'est transformé à chaque nouveau régime. Cela indique bien la possibilité de transformation du caractère de chacun.

Nous avons dit tout à l'heure que le peuple n'avait pas encore assez évolué pour vivre en liberté. Cette phrase laisserait à penser que l'autorité est légitime pour le moment et qu'on a besoin d'elle pour maintenir le bon ordre contre le gouvernement de chacun par soi-même. Le rôle du gouvernement n'est pas de travailler pour le bien du peuple, c'est celui de défendre ceux qui vivent aux dépens du peuple et d'arrêter même, de supprimer ceux qui veulent dévoiler cette injustice.

Et ce qui assure longue vie à l'autorité, c'est cette croyance du peuple, qu'une société ne peut vivre sans gouvernement. Ayant vécu toute sa vie dans l'esclavage, l'homme du peuple ne peut se faire une idée juste de la liberté. Et ce n'est que lorsque poussé à se soulever contre tout ce qui l'opprime par les premières idées anarchistes, dont il aura compris la justesse, ayant par les conséquences de ce soulèvement pu vivre un instant dans le régime nouveau, qu'il comprendra mieux que jamais que l'on pouvait vivre sans esclavage et qu'il envisagera un avenir où les vices des sociétés modernes auront disparu de l'humanité.

L. BERNARD.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

Un Divorce

M. Paul Bourget vient de publier un nouveau roman clérical qui s'appelle *Un Divorce* et dont on parle un peu. Je l'ai lu et je me propose de vous en entretenir.

Peut-être me direz-vous :

— Vous avez donc du temps à perdre, que vous lisez Paul Bourget ? Auriez-vous, par hasard, la naïveté de prendre le Pirée pour un homme et l'auteur de l'*Étape* pour un grand écrivain ? Ou même pour un écrivain qui compte ? Ou même pour un écrivain tout court ? Ignorez-vous donc que Bourget n'est pas autre chose qu'un moine conscipié ? Ce qu'il écrit n'a pas autrement d'influence sur ses contemporains. Ses livres actuels ont le même genre de succès que la *Bonne Souffrance*, du jésuite Coppée, et auprès du même public. Alors ? Que nous importent les élucubrations du « cochon triste », à nous qui avons pour habitude de discuter des idées ?

Ma foi, vous avez parfaitement raison. Eh bien, mettons que je n'ai rien dit.

Robert Depalme.

AGITATION

ROUBAIX. — *Palais du Travail*. — Appel aux camarades.

Certains camarades ignorent que nous possérons, depuis quelques années un matériel d'imprimerie ; cependant le travail de propagande accompli peut déjà compter surtout, quand on saura que ce travail est fait de par la bonne volonté des camarades qui viennent, après leur journée terminée ou le dimanche, donner un coup de main ; les uns à la presse, d'autres à divers travaux.

Nous avons donc en ces quelques années édité 30.000 *Peste religieuse*, les *Déclarations d'Étienne* 10.000, l'*Homme a-t-il une âme* 5.000. Entre temps, il a paru des manifestes, une petite feuille anarchiste, cela répandu gratuitement ; en plus, nous faisons les commandes qui nous viennent soit des groupes, des indigents ou même des particuliers. Les bénéfices sont versés à la Propagande locale.

Maintenant, et c'est là le but de notre appel, nous voudrions faire paraître une magnifique brochure à 0,05 centimes, intitulée : *Ce que veulent les anarchistes*, paru dans le *Batailleur* journal paraissant à Roubaix en 1900. *Ce que veulent les anarchistes* est une série d'articles où l'auteur expose, avec une très grande simplicité, ce que nous entendons et pensons du gouvernement, de la Propriété, de la Religion, de la Loi, du travail libre, de l'entente libre, de la consommation en commun, de l'amour libre, etc., etc... Cette brochure serait, à notre avis, d'un très grand intérêt pour la propagande de notre idéal.

Or, ce qui nous manque ce n'est pas tant l'argent, mais nous avons encore en quantité les trois brochures énoncées plus haut et que nous voudrions liquider avant de nous lancer dans notre quatrième brochure.

Nous adressons un appel à tous les camarades pour qu'ils puissent nous venir en aide en nous faisant des commandes.

Voici le prix de nos brochures :

Déclaration d'Étienne (brochure à 0,10 le cent) 5 "

La Peste religieuse (brochure à 0,05 cent) 5 "

l'Homme a-t-il une âme (brochure distribuée ou à vendre 0,05 le cent) 1 50 "

(Port en sus) 1 50 "

Pour une commande de 300 brochures qu'elles soient, le port est payé.

N. B. — Nous ne savons encore du juste le prix de notre quatrième brochure qui paraîtra dans quelques mois, mais nous croyons pouvoir la laisser à 2 fr. 50 ou 3 francs le cent.

Écrire au camarade Potteau (Palais du Travail), 8, rue du Pile, Roubaix (Nord).

ALLEMAGNE

La citoyenne Rosa Luxemburg, qui vient de se distinguer au Congrès d'Amsterdam, par son intrépidité révolutionnaire, a côté de Bebel et de Guesde, vient d'être condamnée à trois mois de prison pour crime de lèse-majesté.

Doux pays que celui où l'on peut être ainsi condamné pour crime de lèse-majesté. Et comme l'on comprend bien les préférences de Bebel et de ses compatriotes socialistes pour une nation où l'on jouit de telles prérogatives.

SUISSE

On annonce de Londres, que vingt anarchistes russes viennent d'être expulsés de Genève, de Berne et de Zurich par la police helvétique, ils sont accusés de faire partie d'une association ayant formé un complot dans le but d'assassiner le tsar. Nous sommes convaincus que la police prend là, d'inutiles précautions.

RUSSE

La police russe ne se contente pas d'exercer chez elle, mais encore elle a des ramifications dans toutes les nations européennes. On a pu le voir en ce qui concerne la France (associations d'étudiants) et l'Allemagne (procès de Koenigsberg). Aujourd'hui, elle opère en Angleterre.

Il y a quelques semaines, à Londres, un jeune homme, J. Kouniansky, fut arrêté, sous l'inculpation de meurtre. Les preuves de cet assassinat fournies par la police russe étaient absolument infondées. Le cadavre de la victime, un agent provocateur, n'avait même pas été retrouvé et l'on n'était pas sûr de s'effrayer en présence d'un meurtrier. Cela n'empêcha aucunement les juges anglais de livrer le réfugié à la police du tsar.

Plusieurs socialistes ont réuni une certaine somme qu'ils ont remise à l'avocat pour la révision du procès. Mais cette proposition fut simplement repoussée. Le 1^{er} octobre, l'Américain Louniansky subira son sort.

Cette affaire a une très grande importance.

Si l'on ne prend pas des mesures contre la police russe, les émigrants ne sont plus en sûreté aucune part. Un meeting de protestation s'est organisé qui a eu lieu dimanche 4 septembre. Ont pris la parole : Withington, Ferner, Rocker, Schatz, Buchel, etc.

Il faut continuer l'agitation.

L'Internationale Antimilitariste

SA DERNIÈRE

Je m'excuse auprès des lecteurs du *Libertaire* de les entretenir à nouveau d'un personnage aussi peu intéressant qu'habile à susciter autour de sa lourde individualité l'attention des naïfs de ma sorte. A vrai dire, ces lignes sont moins écris pour mettre en gênante posture le quidam en question que dans le but d'éclairer la religion de ceux qui l'approchent.

Rongé de bâillets dépit pour s'être vu considéré comme quantité négligeable dans l'ordination de l'Internationale, Armand fait, plus que de coutume, assaut de scélératesse.

Le mensonge, pour certains êtres, constitue une arme trop familière pour, dans les cas difficiles, n'en pas tirer parti.

Au cours du comité-rendu (si peu !) du Congrès antimilitariste, paru dans l'*Ère Nouvelle*, nous détachons — entre autres mensonges — le délicieux envoi suivant : « Domela ne vota pas la motion qu'il avait signée (?) et c'est à dessein que j'ajoute ce point d'interrogation puisque Nel Jaccard qui présidait cette séance mémorable — donc bien placé pour savoir ce qu'il en était — m'assura que Domela avait apposé sa signature en blanc sur le papier où plus tard un des délégués français inscrivit la motion en question. »

En plus que c'est supposer à Domela une dose de... naïveté un peu forte, cette affirmation jésuite tend, tout simplement, à imputer aux anarchistes révolutionnaires des procédés qui, jusqu'à ce jour, furent l'apanage exclusif des chrétiots de tous poils.

Armand, qui, lui, extorqua la signature de Thomar, juge à son aise les hommes qui le méprisent.

Domela Nieuwenhuis apposa *le dernier* sa signature au bas de la « motion finale ». Tous nos amis : Robin, Jourdain, Yvelot, Darien, Voryzek, etc., avaient déjà apostillé cette motion lorsque moi-même, je la passai à Domela.

En supposant qu'il ignore cela, rien n'autorise Armand à prétendre le contraire.

Mais une fois qu'on est descendu d'un degré dans l'ignominie serait-il logique de s'embarrasser de scrupules ?

Notre ami Fortuné Henry a mis une fois déjà sous l'éventail d'une « correction » — ce pâle sire dans l'obligation de rectifier un de ses mensonges. Ceci est l'histoire intime du Congrès dont Armand ne saurait parler.

Me trouvant personnellement atteint par sa petite infamie, je mets Armand en demeure — aux mêmes conditions que Fortuné Henry — de démentir dans sa revue, le *Libertaire* ne faisant pas de réclame, ce qu'il a si imprudemment avancé.

Miguel ALMEREYDA.

Il convient de répondre une fois pour toutes aux insinuations louches et aux critiques idiotes qui se formulent dans tous les coins. Parce qu'on n'a pas en l'idée et l'initiative d'une organisation ce n'est pas une raison suffisante pour « taper » dessus.

Il paraît que nous sommes « formalistes » et « parlementaristes ». L'exemple a été donné par le Congrès d'Amsterdam d'où l'on a exclu quelques chrétolatres égarés parmi les révolutionnaires (Formaliste ! que peut bien vouloir dire ce mot ? Ou commence et où finit le formalisme ?) Est-ce pour qu'on a organisé l'Internationale ? D'aucuns organisent le Bonheur. Moins soucieux d'absolu, nous nous contentons de mener la bataille contre le Militarisme et de faire appel à toutes les énergies antimilitaristes. En quoi nous avons organisé et fait œuvre de formalistes. Nous avons en tout évidemment.

Parlementaristes, nous sommes aussi. Pensez donc, il y a un Comité national dont ne font pas ceux qui nous accusent. Mais le grand crime, c'est d'avoir voté à Amsterdam. Voter ! quelle abomination messieurs les purs. Encore que nous n'ayons déjoué au pouvoir aucun candidat, et que nous nous soyons contentés d'exprimer simplement notre manière de voir en votant (nécessairement) nous n'en sommes pas moins répréhensibles. Quand on est pur, on ne saurait l'être assez, et il est des choses qu'on n'admet pas.

Un fond était-il bien utile de répondre ?

V. M.

<p